ceux qui m'auraient sauvé... je reste donc, puisque votre frère ignore pour quelle entreprise j'étais rentré en France.

Louise.—Pour une entreprise dont on surveille déjà l'exécution.

Georges.—Que dites-vous ?

Louise.—Qui était connue avant que vous eussiez paru dans cette maison, et dont on peut surprendre les complices si avant le jour vous n'êtes pas près d'eux pour les avertir et les arracher au danger qui les menace.

Georges.—Ce n'est pas possible !... Non, non, madame ; vous me trompez, et vous avez hâte de m'éloigner... voilà tout !

Louise.—J'ai hâte de vous suivre, monsieur.

Georges.—Jamais, madame... le malheur et l'exil n'ont été que pour moi jusqu'à ce jour... je les garde pour moi.

Louise.—Et que voulez-vous que je devienne, moi ?

Georges.—Vous resterez où vous êtes... dans votre patrie... au sein de votre famille, parmi les fêtes et le bonheur...

Louise.—Le bonheur !... Ah ! Georges, Dieu seul peut savoir lequel a le plus souffert de nous deux ?

Georges.—Lequel a le plus souffet, madame ?... Oh ! rien n'est plus facile à connaître... Quand j'ai tenté de fuir, on vous a dit que la barque qui m'emportait avec mes compagnons, avait été brisée, et que nous avions tous péri.

Louise.—Oui, et c'est à partir de ce jour que mes souffrances ont commencé.

Georges.—Sans doute, vous avez dû souffrir dans ce moment ; votre mari venait de périr, un homme qui vous avait donné tout ce qu'il pouvait de fortune et de bonheur,

Louise.—Ah ! c'est vrai, Georges, vous avez été un bon et noble mari pour moi et Dieu a été juste de vous sauver.

Georges.—Peut-être ; car le salut fut pénible, car moi et mes compagnons, suspendus aux débris de notre barque, nous avons erré trois jours sur une mer orageuse, sans guide, sans force, sans espoir... Trois jours entiers, Louise !... accroupis sur une planche prête à nous manquer à chaque minute, grelottans de froid, épuisés de faim, exaspérés de la soif, nous avons maudit le ciel et les hommes qui nous avaient fait ce malheur.

Louise.—Oh ! quel affreux supplice !

Georges.—Affreux, en effet, et qui pousse le désespoir jusqu'au délire ! car ce fut pendant une des nuits funèbres, de ces épouvantables heures, ce fut sur ce cadavre de Jacobi, qui venait d'expirer à nos yeux dans les convulsions de la faim, que nous jurâmes que si Dieu nous sauvait, son destin serait le nôtre... c'est-à-dire que nul de nous ne reprendrait ni son nom ni sa fortune, ni sa vie de ce monde enfin, jusqu'à ce que nous l'eussions vengé...

Louise.—Oh ! vous n'eussiez pas fait ce fatal serment, si vous aviez su quelles tortures il devait me coûter,

Georges.—Oui ! vous pleuriez encore, sans doute... mais pendant que vous pleuriez d'une douleur légitime et qui vous honorait aux yeux du monde, moi, j'étais recueilli par une barque de pêcheurs italiens, jeté sur les grèves de Naples où la proscription n'était pas moins ardente qu'en France ; j'y devenais un pauvre manœuvre, ramant tout le jour pour manger le soir, et n'osant dormir sous un toit de peur d'y être arrêté, et j'étais encore aux ordres grossiers du premier paysan... que vous ne pleuriez plus, que vous ne pensiez plus à celui que vous aviez perdu, et que déjà peut-être le vicomte d'Avarenne était près de vous.

Louise, *avec douleur.*—Ah ! Georges !

Georges.—Ce fut au bout d'une année, ce fut il y a cinq mois, que mes compagnons et moi, préférant la mort à la misère de cet exil, nous résolûmes de revoir la France, d'accomplir le serment fait sur le cadavre de notre ami.

Louise, *avec surprise.*—Il y a cinq mois ?...

Georges.—Oui, Louise, il y a cinq mois... et cependant nous n'avions à traverser que cette Italie que nos bataillons avaient si souvent conquise en quelques jours ; mais nous étions des vaincus sans patrie, des proscrits sans nom... un jour nous vivions de la charité qu'on nous avait faite, le lendemain nous achetions par le travail un peu de pain pour nous soutenir. Durant ces cinq mois, Louise, j'ai fait tous les plus durs métiers... j'ai travaillé à la terre, j'ai porté des fardeaux... (*arrachant sa décoration avec indignation*) j'ai servi comme valet, ce qui pouvait me faire vivre, car vivre c'était l'espoir de me venger.

Louise, *à part.*—Toujours sa vengeance !

Georges.—Et vous, Louise, pendant ce temps, on vous consolait... Endormie dans l'ivresse du présent, vous rêviez le bonheur de l'avenir ; on vous aimait, vous aimiez.

LE FANTASQUE. — QUÉBEC, MERCREDI, 25 JANVIER 1843.

Fantaisies,

RÉFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(Qui bien aime bien châtie.)

OPINION PUBLIQUE.

Mystère politique, c'est-à-dire comique, en un acte.

SCÈNE DEUXIÈME.

Dis moi à quel journal tu souscris et je te dirai qui tu es.

[Les convives sont assis autour d'une table chargée de plats, de bouteilles, de verres, d'assiettes plus ou moins pêle mêle. Le haut est occupé par Mr. Commode dont le visage est resplendissant de satisfaction ; à sa gauche on peut remarquer Mr. Lehabit dont les yeux, à demi fermés, expriment que leur possesseur se livre à une contemplation intérieure ; par exemple on ne saurait dire si elle a pour objet des sujets d'une portée spéculative et philosophique ou si simplement elle n'est que le résultat d'un estomac surchargé et si elle roule en ce moment sur les moyens les plus expéditifs, les plus efficaces et les plus décents de sortir de l'état plein d'angoisse et de malaise qui précède une indigestion. Immédiatement à côté de Lehabit brille Mr. Rigidours dont le visage animé contraste singulièrement avec celui de son voisin ; à le regarder seulement, on conçoit de suite que s'il a mangé et bu autant que les autres convives il n'en souffre nullement vu que son organisation digestive lui permet de faire excès impunément ; si l'on en doutait on n'aurait qu'à jeter les yeux sur son assiette couverte en tous sens d'os qui lui donnent l'apparence d'un banc de dissection, et cependant il jette encore sur les plats un regard scrutateur tout en tendant d'une main son verre et en faisant voyager régulièrement l'autre de sa bouche à une assiette de macarons. C'est un insatiable républicain ; on dirait à le voir qu'il veut se venger de l'aristocrate en lui faisant de la dépense.

A la droite de Commode est assis son intime ami Tigerheart ; nous aurions dû le décrire le premier, car de tous il est le plus visible. Son visage ne peut se comparer qu'au soleil couchant ; des rayons pourpres jaillissent de son front, de ses joues, de son menton et surtout de son nez ; son bras a peine à atteindre son verre, tant l'énorme rotondité de son abdomen l'en éloigne. Ce qui surprend le plus à voir et à connaître Tigerheart c'est de songer qu'une pareille masse de chair, si fréquemment imbibée d'alcohol sous toutes ses formes, puisse calculer, spéculer, se passionner et avoir de cruelles pensées ; peut-être aussi que cette brusque loyauté outrée n'est-elle qu'un moyen expéditif d'exprimer une opinion, le résultat d'une paresse mentale et qu'au fond le cœur est bon ; c'est ce qu'on ne saurait dire ; toujours est-il que le vin, ou la bière, ou le wiski, ou le gin, ou tous ces liquides à la fois ont un peu adouci la férocité de ce caractère. Il boit, mange, et discute avec des canadiens comme s'il les considérait comme ses égaux. Étonnant phénomène que n'amèneraient point toutes les cartes de tempérance du monde. Comme il n'est pas d'heureux évènement qui ne soit incommode à quelqu'un, c'est ce pauvre Prudentane qui a particulièrement souffert du retour vers l'humanité de maître Tigerheart, et de son relâchement de mépris envers ce qu'il appelle : Ces rebelles canadiens. Prudentane a eu le malheur d'être assis à côté du convive breton ; tout le tems du repas s'est écoulé pour lui à servir tour à tour à son voisin de tous les mets qui y figurèrent, durant les intervalles entre chaque assiettée il lui fallut s'occuper à lui faire voyager la moutarde, le sel, le poivre, les cornichons et pour expédier mieux tout cela, pas une bouteille, cruche ou caraffe n'a pu paraître sans aller incliner son goulot sur le verre de Tigerheart ; et c'est au malheureux Prudentane qu'était échue cette laborieuse tâche ; aussi la fin du repas le trouva-t-elle aussi affamé que la soupe ; on remarquait seulement que ses joues avaient pris plus de couleur ; cela provenait d'une légère pointe d'ivresse ou plutôt d'étourdissement ; si quelqu'un de ses confrères de la société de tempérance totale l'avait rencontré alors il n'aurait pas manqué de lui en faire reproche et peut-être même d'aller le dénoncer en pleine réunion ; pourtant Prudentane est innocent ; cet air de goguette n'est causé chez lui que par le fumet des nombreuses rasades de son voisin. Prudentane s'est enivré par le nez. Tigerheart a trop bu et c'est Prudentane qui en a perdu la raison ; aussi nous prions bien nos lecteurs de lui pardonner les sottises qu'il pourra dire ou faire. Nous allions oublier de mentionner Frondinet, et pourtant ce n'est pas un de ceux qui font le moins de bruit. Il occupe le bas bout de la table, en face de Commode et se trouve par conséquent placé entre Prudentane et Rigidours. Il n'a pas fait jeûne comme l'un mais s'il n'a pu boire et manger comme l'autre c'est qu'il a perdu son tems à bavarder. Comme on voit, tout a bien marché jusqu'ici et un étranger qui serait entré alors n'aurait pu croire que ces hommes qui s'accordaient si bien sur la partie matérielle des jouissances de ce monde pourraient différer tant sur leurs dispositions mutuelles, sur leurs opinions politiques. Les grands, les gouvernants peuvent puiser dans de pareils spectacles de précieux enseignements. Ils peuvent voir que le meilleur moyen de mener les hommes n'est pas de les faire parler ensemble, travailler ensemble, combattre ensemble, honorer Dieu ensemble, s'instruire ensemble, mais boire et manger ensemble.]

Commode *se levant, un verre à la main.*—Messieurs, emplissez vos verres.

Rigidours.—Emplissez vos verres citoyens ; voici une heure que le mien est toujours plein et toujours vide.

Frondinet.—Je crois Rigidours que tu veux lancer une satire à l'anglais ; mais il ne sent plus ; alors ça ne s'adresse qu'à Lehabit qui a le ventre si plein qu'il a la tête vide ; c'est égal ; verres pleins partout.

Prudentane *balbutiant.*—Oui, les verres pleins ; pour une fois, je peux bien ; les autres n'en sauront rien ; après tout il n'y a pas grand mal ; un coup n'est pas coutume.

Tigerheart.—(*il a le hoquet.*) A bumper ! *hic* !

Commode.—Messieurs la santé que je vais proposer en est une qui vous est chère et à laquelle vous ne pouvez vous refuser. Chacun de vous la boira j'en suis sûr d'un commun accord, car l'harmonie, qui règne entre nous m'est un sûr garant qu'un seul sentiment nous anime. Je ne sais comment vous en exprimer ma vive satisfaction ; j'accepte la joie que je vois régner sur vos visages comme le triomphe de mes idées ; comme votre assentiment à ma politique libérale. Vous le savez, messieurs, j'ai évité les extrêmes, je n'ai épousé ni vos haines, ni vos restrictions ; je suis resté comme un pilier autour duquel vous êtes venu chercher un point d'appui, un point de ralliement ; je suis demeuré immobile comme un soleil au milieu....

Frondinet. D'un brouillard....

Commode.—Comme un soleil au milieu, au milieu.... Frondinet pourquoi viens-tu, comme ça brouiller mes idées.... ah, j'y suis, comme un soleil au milieu des planètes.

Prudentane.—Martyr ! comme il parle bien, Mr. Commode ; on dirait qu'il lit mon journal favori ; on voit tout ça dans cette gazette, la lune, les étoiles, le firmament, la vapeur, le tonnerre, les tourbillons, les éléments, la terre et tous ses tremblements, ses prismes, ses galvanismes, ses magnétismes, son optique, sa physique, sa politique, et son émétique.

Lehabit *se retirant brusquement de table.*—Arrête-toi donc ; tu me fais venir le cœur sur les lèvres ; j'ai bien assez de peine à garder mon dîner.

Commode.—Ah ça messieurs si vous m'interrompez toujours je ne pourrai pas en finir avec ma santé.

Rigidours.—Eh bien buvons-la d'abord, vous parlerez après.

Commode.—Où suis-je resté déjà ?....

Frondinet.—Dans les planètes.

Commode.—Ah c'est juste ; je propose donc la santé de la presse du pays. C'est elle qui